Une « vraie soukkah »

Cette histoire de l’auteur yiddish classique Sholem Aleicheim est racontée du point de vue d’un enfant dont la fortune familiale change soudainement, l’obligeant à vendre sa maison. Ils demandent à Moishe, un villageois qui sait tout, de leur construire une suke, et il promet qu'il réussira. Le trait caractéristique de Really Moishe, et la source de son surnom, est son éloge de tout en utilisant le « vraiment » emphatique. Cependant, Sholem Aleichem sape l'optimisme de Really Moishe lorsque sa « vraiment une *suke* » finit par être instable et s'effondrer pendant la célébration de Souccot (*Sukes)*, démontrant avec hilarité à quel point les bonnes choses de la vie sont fragiles et précaires.

Questions : Que signifie la défense de sa *suke* par Moishe ? Existe-t-il quelque chose de plus authentique, de plus « réellement » une suke, à propos d’une *suke* qui est instable plutôt que permanente ? Pourquoi Moishe refuse-t-il de voir à quel point son propre travail est négligé ? En quoi cette représentation d’une humble *suke* est-elle similaire ou différente de la représentation dans la chanson folklorique  « a sukele a kleyne »?

Après le kiddouch de mon père, "Vraiment Moishe" a eu son tour. Ce

n'était pas le kiddouch de mon père mais tout allait bien. Et après lui, le

propriétaire lui-même, Hershke Mamtzes – un juif ordinaire, un kiddouch

ordinaire. Nous sommes allés nous laver les mains puis avons récité

la bénédiction sur le pain. Les trois femmes commencèrent à apporter

la nourriture – du poisson savoureux, chaud, frais, assaisonné et au

parfum merveilleux – et chacun s'assit avec sa famille à sa propre table.

Il y avait beaucoup de miches de pain blanc frais torsadé, il y avait

beaucoup de mains trempant le pain moelleux dans le bouillon de poisson

chaud, il y avait beaucoup de bouches qui mangeaient. Une brise

soufflait à travers les parois minces et fragiles de la *suke* et à travers

les rares branches de sapin. Les bougies clignotaient pendant que nous

mangions tous, profitant pleinement du festin de vacances. Dans mon

imagination, c'était encore un palais, un palais majestueux, bien éclairé,

et nous, princes juifs, aristocrates, peuple élu, nous régalions et vivions

dans le luxe. Béni soit Israël. Puissiez-vous toujours prospérer, ô Juifs ! Je

m'imaginais dire. Personne n’a autant de chance que vous. Quelle chance

vous avez d’avoir le rare honneur d’être assis dans une si belle *suke,*

ornée de branches vertes, parsemée de sable doré et drapée des

tapisseries les plus coûteuses du monde. Sur la table, les pains de fête et les

délicieux poissons des fêtes étaient dignes d'un roi.

Soudain, Cr-ra-aash !! Tout le toit de branches de sapins verts

tombait sur nos têtes, suivi des murs les uns après les autres. Une chèvre

a volé dans les airs et a atterri juste au-dessus de nous. Soudain, il fit

nuit, les bougies éteintes, les tables renversées et nous tous, avec la

vaisselle et la chèvre, nous étalâmes dans le sable. La lune brillait et les

étoiles scintillaient au-dessus de nous. La chèvre effrayée s'est dressée

sur ses pattes grêles, a regardé autour d’elle avec ses yeux coupables

comme un coupable et s'est enfuie en courant, sautant impertinemment

par-dessus les tables, par-dessus les bancs et par-dessus nos

têtes, en bêlant « Me-e-eh ! Toutes les bougies étaient éteintes, les

plats brisés, les pains couverts de sable et nous étions tous morts de

peur. Les femmes criaient, les enfants pleuraient. Un désastre !

Vraiment un désastre ! [...]

"C'est une bonne suke que vous avez installée", nous a ensuite dit Hershke

Mamtzes, le propriétaire, d'une voix ressemblant à si nous lui avions

fait payer la suke, "qu'une seule chèvre pourrait la détruire. Une

suke!"

"C'était vraiment une suke !" a dit "Vraiment Moishe", l'air

abasourdi, essayant de comprendre comment tout cela aurait pu

arriver, "vraiment une suke !"

"Oui, vraiment une suke !" » a imité le propriétaire, et tout le monde

s'est joint à lui : « C'était vraiment une suke !

Kadia Molodowsky (1894-1975) était une poète, écrivaine, professeure de yiddish et d'hébreu et éditrice yiddish. Dans cette histoire, tirée de son recueil Une maison aux sept fenêtres, Molodowsky propose une critique de l’insertion du statut et de la classe sociale dans le rituel juif, même si elle idéalise la célébration des fêtes juives dans l’Europe de l’Est juive du passé. Dans l’histoire, deux familles qui vivent l’une à côté de l’autre construisent des suke partageant un mur. Une famille est beaucoup plus riche que l’autre. Lorsque la famille la plus pauvre devient riche, elle construit une grande *suke* à partager avec la famille riche, et les deux familles riches mangent ensemble. À la fin de l’histoire, le récit laisse entendre que les enfants des deux familles sont des conjoints potentiels l’un pour l’autre, maintenant qu’ils ont un statut commun.

**Questions :** Quel est le rôle de la richesse dans la construction d'une *suke* (ici et dans d'autres extraits de ce kit) ? Noter l'ironie de la manière compétitive et matérialiste avec laquelle les enfants parlent de vacances centrées sur une habitation simple et temporaire. Comment les sentiments de Khinke évoluent-ils du premier extrait au second ? Pourquoi changent-ils ? À votre avis, que dit Molodowsky à propos du rôle de la classe socio-économique dans la pratique religieuse juive ? Trouvez-vous de l'humour dans ces extraits ?

Chaque année, les deux familles célébraient la fête dans leurs *suke* avec le mur commun qui appartenait à Osher Friedman.

Personne n'a plus apprécié le mur que celui de Reb Shmuel, l'administrateur, sa fille, Khinke, et le fils d'Osher Friedman, Borukhl.

Après le repas, lorsque les adultes quittaient la suke, les enfants, Khinke et

Borukhl, se tenaient debout, leur petit nez collé contre l'espace entre les fines planches.

« Qu'est-ce que votre famille a mangé aujourd'hui ? » demanda Borukhl

en pressant son nez contre une fissure de la planche, presque à l'opposé du petit nez

de Khinke, et Khinke énuméra tous les bons plats de fêtes – le poisson avec la viande, les *tsimmes*, ajoutant avec un peu de vantardise : « Et qu'as-tu mangé ? aujourd'hui?"

Borukh a énuméré tous ses plats de fête - le poisson, la viande avec les tsimmes

et a ajouté sa propre petite vantardise : "Nous avons aussi mangé des raisins et des dattes

séchées".

Khinke éloignait son nez de la clôture et disait : « Je n'aime pas du tout les

raisins ni les dattes séchées. » Et

chaque année, Khinke quittait le mur lésée, non pas à cause des raisins ou des

dattes séchées qu'ils n'avaient pas, mais parce que Borukhl était au-dessus d'elle,

au-dessus d'elle avec ses raisins et ses dattes séchées.

\*\*\*

Les voisins ont commencé à parler.

"Les gens riches parlent la même langue."

"Osher Friedman a été un homme riche toutes ces années, et maintenant Reb Shmuel

le fiduciaire l'a rattrapé. » « Un homme riche en aime un autre. »

"Quoi de neuf ? Faut-il s'asseoir avec un pauvre ? Et regarder le poisson

bon marché dans son assiette ? Maintenant, ils peuvent se montrer leurs têtes de carpe."

Khinke était abasourdi par le bonheur. Du haut de la *suke*, les branches

de sapin fraîches, épaisses et vertes s'inclinaient sur les murs. Deux tables se

trouvaient dans la *suke*: la table que Zisl avait placée et l'autre, celle d'Hannah-Libe.

Pour Khinke, la *suke* semblait être un monde de joie. Elle a ressenti la

grandeur des vacances. Le soir, quand on disait le kiddouch, Boruchl

voyait sa nouvelle robe avec ses boutons de nacre.